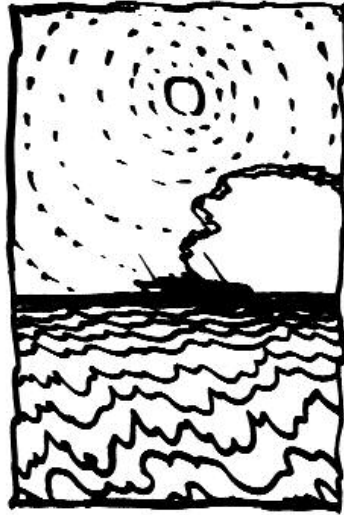


Paul Nizon



Journaux

Pour l'autofictionnaire Paul Nizon, l'écriture est un moyen de vivre le présent comme un souvenir, et le passé comme une identité. A la source de ses écrits se trouvent ses *Journaux* dont on lira ici des pages, inédites en français, révélatrices du rôle que Paris a joué dans la vie de ce chanteur des alvéoles et des lieux clos, comme en témoigne *L'Année de l'amour* (Actes Sud, 1985). Il a tenu à y mêler d'autres pages qui évoquent la mort de François Mitterrand et dont le choix, dit-il, s'est imposé à lui pour ce numéro inscrit sous le signe d'"une mère étrangère".

Paul Nizon est né à Berne en 1929. Diplômé d'histoire de l'art, d'archéologie et de littérature, il est devenu écrivain avec *Canto*, "un antiroman volcanique". Il vit à Paris depuis 1977. Actes Sud publiera en 2002 le second volume de ses *Journaux*.

20 juillet 1996

PARIS EST MAINTENANT SPLENDIDE dans cette lumière d'été, surtout le matin lorsque la fraîcheur est encore agréable ; la ville est resplendissante et étonnante à chaque pas, les rues me prennent par la main à chaque détour, ah ! comme j'aime le pavé parisien, c'est une déambulation secrète. Hier dans le bus, alarmé ou simplement troublé par une proximité féminine ; du coin de l'œil j'ai saisi une rondeur, séduction envoûtante ; et si, faute d'un mot approprié, j'ai parlé de poitrine, je ne veux pas parler de cette proue féminine, de cette sorte de provocation du triomphe féminin, je ne parle pas de sexe mais de tout un halo de promesses intimes, quelque chose d'intime, plaisir saisissant, mimique corporelle qui s'exprimait par toute l'étoffe légère d'un vêtement d'été et m'apostrophait directement, déclenchant souvenirs et ravissement. La dépêche était arrivée. J'étais assis et la femme était debout à côté de moi, contact de l'étoffe, et je n'osais pas tout de suite lever les yeux vers elle, mais finalement je la regardai et pris la mesure de sa silhouette et vis son visage, et ce visage était celui d'un type de femme que j'avais oublié et que je reconnaissais maintenant ; il doit être ancré au plus profond de moi comme un modèle, depuis les tous premiers temps : une femme brune avec des yeux bruns et une peau d'abricot, les traits bien dessinés, réguliers, un peu fière ou du moins avec une expression franche, intacte, nul besoin de protection, de dissimulation, belle ; ses yeux avaient quelque chose à la fois de pensif et d'attentif, du moins le côté pensif se révélait-il comme une possibilité ; je rangeai religieusement ce visage quelque part derrière mon front – retrouvé. Il y avait une statue de la liberté dans cette femme belle, libre de toute humiliation et de toute affliction, comme je le vis quand elle descendit et sortit ; voilà qu'elle partait celle que j'avais cherchée et n'avais jamais trouvée, qu'elle disparaissait. Peut-être un jour dans une autre vie. Je la connaissais et ne connaissais pas son pareil. MARIANNE ?

11 décembre 1999

Il m'est venu une idée nouvelle, mais il ne m'est pas encore possible de vraiment la formuler. Je voulais montrer que la magie et la saturation poétique des rues de Paris ne se rapportent pas seulement à la beauté de l'architecture mais au fait que cette ville (à la différence d'autres) est tellement partie prenante dans la littérature et le cinéma, la peinture et les chansons qu'à chaque pas on avance littéralement dans des romans et l'on devient soi-même personnage de roman, tant le promeneur, qu'il le veuille ou non, se trouve chargé de cette substance et pris sous le charme. Paris n'est pas seulement la capitale de la littérature, elle est littérature, cinéma, chanson. C'est ce qu'il y a d'entraînant chez elle, ce côté humain et qui vient des artistes. Il y a aussi là le double écho d'Eros et de Révolution ; c'est la Révolution qui a libéré ici – et rien qu'ici – l'humain

(sur terre), le petit bonheur terrestre culminant dans la promesse érotique de bonheur que l'on trouve partout ici, comme autant de séductions. L'art comme humanisation. L'héroïsme comme érotisme.

Hier, au marché Montorgueil, j'ai vu un petit théâtre des rues avec des acteurs en costumes, regroupés de façon bien étudiée ; dans cette architecture des corps il y avait quelque chose de pictural et l'ensemble bien sûr, tout ce théâtre, était un Delacroix avec, au-dessus, les drapeaux rouges ou le drapeau tricolore. C'était du théâtre d'agit-prop et c'était de l'art incarné. BARRICADE.

Bien entendu Paris est supposé être la plus belle ville de toutes les villes avec ses rues et ses places, ses espaces et ses passages, ses façades et ses monuments ; mais ce qu'il y a de plus beau, c'est la part de liberté acquise par la Révolution et qui se manifeste dans la vie des rues, c'est-à-dire tout en bas, sur les trottoirs et qui, je ne peux le dire autrement, transparait comme poésie. On peut objecter que ce genre de réflexion est une divagation rétrograde parce qu'elle met de côté les problèmes des banlieues, celles que l'on dit difficiles. Les banlieues sont des problèmes globaux mais ce qui attire des foules de touristes et de pèlerins, c'est le mythe poétique de Paris qui survit.

L'insigne, le cristallisateur de l'atmosphère parisienne, ce n'est pas la tour Eiffel, ni la place Vendôme, les Champs-Élysées ou (plus récemment) Beaubourg, son insigne c'est le pavé, gorgé de sang durant la Révolution, et maintenant pavé de la liberté au quotidien, du plus beau bonheur d'être sur terre et de s'y promener, théâtre du roman infini de l'homme et du film d'amour, pavé de la vie poétique avec ses rimes et ses ritournelles qui flottent dans l'air, éclairant les façades de craie dont les alignements découpent le ciel avec une rigueur cartésienne.

Ai été à la Bastille hier pour les adieux à Mitterrand. Il pleuvait, une pluie fine, place remplie de monde, foule immense et pourtant silencieuse, recueillie. Musique grave déversée par les haut-parleurs, carillon de musique s'abattant sur la foule où se formaient des files, des gens faisant la queue devant les tentes où ils pouvaient inscrire dans des livres quelques mots d'adieu ou simplement leur signature. Le Président souriait, faisait signe, méditait, là-haut sur de grandes banderoles. Certains avaient une rose à la main, d'autres un lumignon. Il bruinaut, les gens étaient silencieux, graves, émus ; unis par le deuil ou les sentiments de l'adieu. Projecteurs montés sur des échafaudages, Barbara Hendricks chantait, comme le défunt en avait exprimé le désir, *Le Temps des cerises*, *La Rose de Picardie* ; à part ça, rien qu'un silence palpable, parlant, rien en tout cas qui puisse déclencher une peur de la foule, encore moins quelque révolte ; c'était la foule en deuil, abandonnée, délaissée par Dieu, orpheline, désespérée. Ils restaient là, innombrables – sans père.

11 janvier 1996

Mitterrand est unanimement célébré comme une figure du siècle, il est mis sur le même plan que de Gaulle. J'ai lu quelque part que ce siècle avait donné trois grands présidents à la France : de Gaulle, Mitterrand et entre les deux (comme modèle) Mendès France.

Aujourd'hui c'était l'enterrement à Jarnac d'où il est originaire et où se trouve le caveau familial ; et la messe à Notre-Dame en présence des chefs d'Etat, du gouvernement au grand complet, du clergé, des hautes personnalités. Ce qu'il y a de troublant, de bouleversant, c'est cette unanimité, cette unité de la nation qui se forment autour du disparu. Il crée la nation avec sa disparition.

Il était, il symbolisait, il incarnait la France, dit Peyrefitte. Comment ? De son vivant il fut décrié comme un manipulateur, un intrigant, un fossoyeur de la gauche, un chef de clan, un anti-gaulliste, un opportuniste ; mêlé par ses proches à la corruption manifeste (les affaires), qu'il couvrait. Sans parler de sa jeunesse dans l'extrême droite où il fut un acteur du régime de Vichy et de Pétain. Peu avant de mourir il avait reconnu, dans une interview télévisée soigneusement préparée, qu'il avait participé, non : collaboré, tout en excluant tout antisémitisme de sa part, recourant à l'argument usé jusqu'à la corde qu'à l'époque, comme la plupart des Français, il ne savait rien des lois anti-juives ! Et jusqu'à la fin, jamais il n'a pris ses distances vis-à-vis de Bousquet, le chef de la police de Pétain, qui fut non seulement le responsable mais l'exécutant des rafles du Vel' d'hiv'. Toujours il lui a gardé son amitié : cette personnalité fascinante, impressionnante, comme il disait. Tout comme il n'a jamais lâché Tapie. C'était un artiste en amitié, un fidèle ; son pouvoir s'appuyait sur un réseau d'amis qu'il regroupait autour de lui et utilisait, conseillers ou vassaux. Un génie du pouvoir, un manipulateur, génial tireur de ficelles qui n'avait pas son pareil pour éliminer ses ennemis et placer ses amis. Langue de vipère parfois. On dit qu'il aurait utilisé les groupes de gauche, après son passage dans la Résistance, pour arriver au pouvoir. Il a été le fondateur de la gauche française ; jusqu'à la fin il s'est dit pétri de convictions socialistes, ce qui veut dire en d'autres termes qu'il s'est engagé pour la justice sociale contre la corruption du capital. A son arrivée au pouvoir en 1981, il symbolisait la grande espérance. Or, dans le domaine économique, il s'est largement éloigné de ces convictions, il a modernisé l'industrie et l'économie au détriment des chômeurs, de la justice sociale ; il a discrédité la gauche, la conduisant même jusqu'au bord de la faillite si ce n'est du déclin.

Il a fulminé, polémique contre de Gaulle dont il fut le grand ennemi, un opposant à tout crin, et pourtant il a transformé le système présidentiel instauré par de Gaulle en une véritable monarchie. Il fut un souverain roué, un autocrate tel que les caricaturistes l'avaient intronisé DIEU, mot qui fit florès. Il était Dieu.

Toute la période de son règne, la plus longue depuis la guerre, plus longue que celle de de Gaulle, lui servit pour une part à se mettre en scène de façon narcissique, non, à s'auto-célébrer. Et pourtant il n'a pas seulement joué un rôle déterminant et même primordial dans la promotion de l'Europe en devenant grâce au nécessaire mariage de raison avec l'Allemagne, mais il a été aussi un acteur essentiel de sa création. Il entretenait des relations amicales avec de nombreux juifs, il fut un ami d'Israël mais aussi un protecteur des peuples arabes, en particulier des Palestiniens ; et une sorte de parrain pour l'Afrique francophone. Il fut très soucieux – comme tous les Français du reste – de donner à la France la grandeur qui lui revenait dans le concert des peuples ou du moins un droit de parole inaliénable, un rôle (ce durable prestige international), ce qui explique, entre autres, l'intervention décisive dans la guerre du Golfe et en Bosnie, comme auparavant au Liban et au Rwanda. Par contre, on dit qu'il ne s'était pas attendu à l'effondrement de l'empire soviétique et qu'il aurait compris trop tard.

Le rôle international.

Il était un provincial comme il le soulignait lui-même, attaché à la terre, à sa Charente natale (Jarnac) et à Château-Chinon en Bourgogne où il était maire – ses propriétés à la campagne étaient ses lieux de repli ; il plantait des arbres, avait deux ânes, sans parler de son chien, un labrador (qui ne pouvait manquer d'être là lors de la cérémonie funèbre, pour l'ultime parcours). Proche de la nature et attaché aux gens simples ; il fréquentait les auberges de campagne – grand mangeur, gourmet. Attaché à la nature, proche du peuple, ce qui lui servit durant ses campagnes électorales, mais en même temps distant ; ils étaient très peu à le tutoyer, chose étonnante pour un socialiste.

De l'autre côté, cet amour pour Venise, Le Caire et Assouan, pour Jérusalem, New York (qu'il mettait en relation avec Botticelli). Un esthète, un homme de culture. Dans *L'Express*, parmi tous les articles à propos de sa mort, un excellent portrait sur l'amour de Mitterrand pour Venise signé d'Ormesson qui voit en Venise la femme par excellence mais aussi le haut-lieu et l'instrument des doges avides de pouvoir et de commerce.

Ce président était un grand amateur et aussi (surtout dans ses jeunes années) un grand consommateur de femmes. Séducteur né. L'épouse, les maîtresses, les liaisons ; et les collaboratrices. Peu avant de mourir, il a révélé à la nation qu'il avait une fille illégitime, Mazarine, ou plutôt il l'a sortie comme un lapin de son chapeau, ne se contentant pas de la reconnaître mais l'introduisant ensuite dans son cercle le plus privé. Pour l'enterrement, elle et sa mère avaient leur place au sein de la famille en deuil. Comme le chien. L'enterrement, chorégraphie étudiée jusque dans les moindres détails. Le cercueil était porté par les gendarmes

qui, de son vivant, assuraient sa protection personnelle. Durant le parcours, le drapeau français fut (un instant) emporté par le vent.

Esthète, cultivé, ami de la culture, poète, grand lecteur et auteur d'un bon nombre de livres. Ecrivain ? J'ai lu que de Gaulle était un plus grand homme de plume. Mais Mitterrand était l'homme du mot, un styliste. Sagan et Duras comptaient parmi ses amis proches. Surtout un homme d'histoire, autant comme lecteur que comme personne. Très tôt, il a commencé à peindre son portrait ou à sculpter sa statue pour l'Histoire. Le monde d'après et sa postérité le préoccupaient au plus haut point. *L'histoire jugera*. D'où les nombreuses interviews bien ciblées, avec leur lot de révélations et de dévoilements à la fin de sa vie. D'une façon générale, le bruit courait – et ce n'était pas seulement le fait des mauvaises langues – que, durant toute sa vie, son intérêt le plus profond, autant comme homme que comme politique, allait à sa propre mise en scène, sa propre stylisation, sa mise sur socle. La grandeur.

Avec la maladie, un cancer de la prostate qui dégénéra en cancer des os et lui valut de grandes souffrances, transformant sa lutte pour terminer son second mandat, son second septennat, en un combat dur et glorieux qui imposa le respect à tous – Mitterrand aimait parler en public de sa maladie, de la mort qui approchait –, vint l'intérêt pour les questions métaphysiques qui s'ajoutèrent à ses autres prédilections. Le côté mystique.

Une personnalité aux multiples facettes, pleine de contradictions, un sphinx. Plus qu'un simple politicien habile et avide de pouvoir, un homme qui connaissait toutes les ficelles de la politique, un artiste du pouvoir, dit-on. Etudiant d'extrême droite jusqu'aux marges du fascisme, soldat, blessé, prisonnier en Allemagne, il s'échappe, après plusieurs tentatives, du camp de prisonniers où il était retenu en Allemagne et soutient le régime de Vichy. Ensuite dans la Résistance, puis anti-marxiste, anti-gaulliste, chef et fondateur de l'opposition socialiste. Onze fois ministre sous la Quatrième République, carriériste avec, une fois arrivé au pouvoir, le plus long mandat présidentiel. Mais aussi coureur de jupons, penseur, rêveur, homme de culture. Humaniste. Génie en amitié et inabordable, attaché à la nature et amoureux des villes mythiques. Universaliste, mystique. Un homme dans toute sa contradiction, *un sphinx*. Peut-être sa plus grande œuvre est-elle cette création avisée et accessible de sa propre image *avec ses multiples facettes* et aux allures de statue. *Ecce homo*. Un grand homme. Voilà ce qui fascine tous les Français, cette séduction par-delà la mort, cette possibilité d'identification. Cette forme d'humanité mâtinée de secret. Un Français pure souche. Mitterrand est la France. Et la France est en deuil – nation abandonnée par son Dieu et qui se reconnaît en lui, dans cette image qu'il lui tend.

Le matin, en ouvrant la fenêtre ou plutôt en mettant le nez dehors pour humer le temps, voilà que se dissipait sous les nuages le bleu-blanc-rouge du drapeau tricolore lâché par la première escadrille, mais on pouvait encore bien distinguer les longues traînées de couleurs du drapeau français (fragment d'arc-en-ciel horizontal). C'était l'escadrille qui ouvrait la parade de l'armée de l'air, une partie du défilé qui, pour la Fête nationale, avait lieu sur les Champs-Élysées et la place de la Concorde. Après l'escadrille, qui avait déjà disparu au moment où j'ouvrais la fenêtre, d'autres avions emplirent le ciel de leur grondement, avions de combat et de transport. Mise à part cette merveille dans le ciel dont je viens de parler, je ne sais ce qui me met toujours de si bonne humeur chaque fois que je vois le drapeau tricolore. Il n'y a là rien de martial, la chose est sûre, mais c'est sans doute un tout petit cri de liberté qui se transforme aussitôt en joie de vivre. Liberté comme promesse de vie associée à l'amour sur terre. Et le sentiment que la fête de l'existence a son prix, que la vie doit être gagnée. Ensuite, une fois dans la rue, j'ai vu défiler les blindés vrombissants et d'autres véhicules. Mais commencer la journée par cette merveille dans le ciel était une raison d'être joyeux.

14 juillet 1998

Traduit de l'allemand
par Pierre Deshusses